

**Corpus**

TEXTE 1 : H. G. WELLS, *La Guerre des Mondes*, chapitres 10 et 11, 1898, ;  
TEXTE 2 : Maurice RENARD, *Sur la Planète Mars* (nouvelle intégrale), 1939 ;  
TEXTE 3 : Ray BRADBURY, *Chroniques martiennes*, chapitre 2, 1950.

**Question transversale de type bac**

Comparer la manière dont les Martiens sont mis en scène et la vision qu'en donne chaque auteur.

## TEXTE 1

Quel spectacle ! Comment le décrire ? Un monstrueux tripode, plus haut que plusieurs maisons, enjambait les jeunes sapins et les écrasait dans sa course ; un engin mobile, de métal étincelant, s'avavançait à travers les bruyères ; des câbles d'acier, articulés, pendaient aux côtés, l'assourdissant tumulte de sa marche se mêlait au vacarme du tonnerre. Un éclair le dessina vivement, en équilibre sur un de ces appendices, les deux autres en l'air, disparaissant et réapparaissant presque instantanément, semblait-il, avec l'éclair suivant, cent mètres plus près. Figurez-vous un tabouret à trois pieds tournant sur lui-même et d'un pied sur l'autre pour avancer par bonds violents ! Ce fut l'impression que j'en eus à la lueur des éclairs incessants. Mais au lieu d'un simple tabouret, imaginez un grand corps mécanique supporté par trois pieds.

Soudain, les sapins du petit bois qui se trouvait juste devant moi s'écartèrent, comme de fragiles roseaux sont séparés par un homme se frayant un chemin. Ils furent arrachés net et jetés à terre et un deuxième tripode immense parut, se précipitant, semblait-il, à toute vitesse vers moi – et le cheval galopait droit à sa rencontre. A la vue de ce second monstre je perdus complètement la tête. Sans prendre le temps de mieux regarder, je tirai violemment sur la bouche du cheval pour le faire tourner à droite et au même instant le dog-cart versa par-dessus la bête, les brancards se brisèrent avec fracas, je fus lancé de côté et tombai lourdement dans un large fossé plein d'eau.

Je m'en tirai bien vite et me blottis, les pieds trempant encore dans l'eau sous un bouquet d'ajoncs. Le cheval était immobile – le cou rompu, la pauvre bête – et à chaque nouvel éclair je voyais la masse noire du dog-cart renversé et la silhouette des roues tournant encore lentement. Presque aussitôt, le colossal mécanisme passa à grandes enjambées près de moi, montant la colline vers Pyrford.

Vue de près, la Chose était incomparablement étrange, car ce n'était pas simplement une machine insensée passant droit son chemin. C'était une machine cependant, avec une allure mécanique et un fracas métallique, avec de longs tentacules flexibles et luisants – l'un d'entre eux tenait un jeune sapin – se balançant bruyamment autour de ce corps étrange. Elle choisissait ses pas en avançant et l'espèce de chapeau d'airain qui la surmontait se mouvait en tous sens avec l'inévitable suggestion d'une tête regardant tout autour d'elle. Derrière la masse principale se trouvait une énorme chose de métal blanchâtre, semblable à un gigantesque panier de pêcheur, et je vis des bouffées de fumée s'échapper par des interstices de ses membres, quand le monstre passa près de moi. En quelques pas, il était déjà loin.

C'est tout ce que j'en vis alors, très vaguement, dans l'éblouissement des éclairs, pendant les intervalles consécutifs de lumière intense et d'épaisses ténèbres.

Quand il passa près de moi, le monstre poussa une sorte de hurlement violent et assourdissant qui s'entendit par-dessus le tonnerre : Alouh ! Alouh ! – au même instant, il rejoignait déjà son compagnon, à un demi-mille de là, et ils se penchaient maintenant au-dessus de quelque chose dans un champ. Je ne doute pas que l'objet de leur attention n'ait été le troisième des dix cylindres qu'ils nous avaient envoyés de leur planète.

[...] *Le narrateur réussit à rentrer chez lui. L'orage a cessé et des incendies éclairent le paysage nocturne.*

Ce chaos ardent, c'était le petit monde dans lequel j'avais vécu en sécurité pendant des années ! Je ne savais pas encore ce qui s'était produit pendant ces sept dernières heures, et j'ignorais, bien qu'un peu de réflexion m'eût permis de le deviner, quelle relation existait entre ces colosses mécaniques et les êtres indolents et massifs que j'avais vu vomir par le cylindre. Poussé par une bizarre et impersonnelle curiosité, je tournai mon fauteuil vers la fenêtre et contemplai la contrée obscure, observant particulièrement dans les carrières les trois gigantesques silhouettes qui s'agitaient en tous sens à la clarté des flammes.

Elles semblaient extraordinairement affairées. Je commençai à me demander ce que ce pouvait bien être. Étaient-ce des mécanismes intelligents ? Une pareille chose, je le savais, était impossible. Ou bien un Martien était-il installé à l'intérieur de chacun, le gouvernant, le dirigeant, s'en servant à la façon dont un cerveau d'homme gouverne et dirige son corps ? Je cherchai à comparer ces choses à des machines humaines ; je me demandai, pour la première fois de ma vie, quelle idée pouvait se faire d'une machine à vapeur ou d'un cuirassé, un animal inférieur intelligent.

**H. G. WELLS, *La Guerre des Mondes*  
(X, « En pleine mêlée » et XI, « A la fenêtre »), 1898.**

## TEXTE 2

## SUR LA PLANÈTE MARS

« Monsieur le directeur, dit l'habitant de la planète Mars en témoignant d'une vive agitation, la terre est habitée. J'en ai maintenant la certitude !

– En vérité ? » fit l'autre Martien avec le plus grand calme.

Ainsi pouvons-nous transcrire, à l'usage des cerveaux humains, ce commencement de dialogue extraterrestre ; mais le lecteur voudra bien accepter que la réalité ne correspondît en rien aux images qui viennent de lui être suggérées par ce qui précède.

Et d'abord cet échange de pensées n'avait fait vibrer d'aucun son l'atmosphère de la planète. Nul mot n'était sorti de la bouche des deux Martiens ; ils avaient conversé au moyen d'ondes silencieuses que nous ne saurions définir davantage. D'ailleurs, possédaient-ils une bouche ? On ne leur en voyait pas. À nos yeux d'homme, ils se seraient présentés sous la forme géométrique de deux lentilles, d'environ deux mètres de diamètre, qui se tenaient debout sur le sol, grâce à l'aplatissement momentané de leur base. Ces lentilles, dont l'une était rougeâtre et l'autre bleuâtre, se montraient fort épaisses et parfaitement opaques en leur milieu, mais cette épaisseur allait s'amincissant vers une périphérie qui, pour ainsi dire, n'existait pas, car la lentille n'était pas délimitée par un bord précis et coupant ; elle se perdait peu à peu dans l'espace, à la façon d'une nébuleuse. Imaginez deux noyaux lenticulaires, diversement colorés, chacun rayonnant d'un brouillard dégradé, de même teinte, et vous aurez une idée approximative des deux Martiens supérieurs dont il est question. Point de visage, partant point de physionomie ; et si nous nous sommes permis de dire que l'un d'eux (le rouge) témoignait d'une vive agitation, c'est que sa couleur l'indiquait, en effet, par un éclat inaccoutumé.

« Oui, continua-t-il. Habitée ! Je n'ai pas quitté, depuis quelques jours, mes appareils d'observation, et j'ai nettement perçu des feux intermittents qui ne peuvent être que des signaux. Des signaux provenant d'êtres intelligents, ouverts aux mathématiques.

– Mon ami, dit le Martien bleu, dont le corps se moira joliment d'ondes concentriques à reflets verdâtres, vous êtes jeune !

– Je vous assure, monsieur le directeur, que je ne suis pas victime de mes sens. Il s'agit de signaux qu'on nous fait de là-bas, à nous, et auxquels nous pouvons répondre sans peine, étant donné l'état d'avancement des sciences sur notre Mars.

– Ta ta ta ! fit le directeur. Chimères et billevesées ! »

La teinte rouge de son interlocuteur pâlit soudain, pour devenir, l'instant d'après, plus foncée qu'auparavant.

« Malgré tout le respect que je vous dois, dit-il, malgré votre âge et votre science, maître, je ne saurais admettre votre scepticisme et m'en tenir là. Je n'en ai pas le droit. La question nous dépasse, vous comme moi. Songez donc ! La pluralité des mondes habités ! Le problème des relations entre les peuples de l'univers ! Quoi, maître, nous avons des frères sur la Terre, je vous en administre la preuve, et nous resterions indifférents à leurs efforts, sourds à leurs appels ? »

En s'exprimant ainsi, le jeune Martien – dont nous ne pourrions douter qu'il fût quelque astronome attaché à quelque observatoire – s'animait de plus en plus, et il allait et venait en tournant sur lui-même comme une roue, ce qui est la façon de progresser de ses semblables.

« Croyez-vous être le premier à découvrir que la Terre est habitée ? reprit doucement le vieux Martien.

– Plaît-il ? » fit le jeune, interloqué, en cessant tout à coup de tourner.

« Ces lumières, d'autres que vous les ont déjà notées. D'autres ont tiré de ces manifestations terriennes les conséquences qui s'imposent... Laissez-moi vous le dire, au surplus, nous n'avions pas attendu qu'elles se produisent pour découvrir ce que vous croyez avoir découvert tout à l'heure... Il y a des années et des années que nous savons la Terre habitée par une grande quantité de bêtes diverses, dont une espèce domine les autres, depuis des millénaires, par la puissance de l'esprit. C'est l'humanité. Elle est là-bas ce que nous sommes ici. Certains engins d'observation, d'une portée que vous ne soupçonnez pas, nous ont permis de connaître avec beaucoup de précision ce qui se passe sur terre.

– Que dites-vous ? Quels engins ? On les tient donc secrets ?

– Eh oui ! Seuls, vos anciens, dont je suis, savent toute la vérité, concernant la Terre. Nous n'ignorons rien des mœurs de l'homme et de son histoire.

– Est-ce possible ? s'exclama le néophyte, au comble de la stupéfaction.

– Il vous faut, mon jeune ami, oublier ces signaux que vous avez surpris. Jurez-moi que vous n'en parlerez jamais à personne. Car le grand conseil a décidé qu'il ne serait répondu, sous aucun prétexte, aux sollicitations de la Terre.

– Mais pourquoi ? » fit l'autre, presque désespérément.

Après un temps, le vieux Martien reprit, dans son langage muet :

« Si vous étiez un homme de la Terre, vous auriez quelque peine à croire que les habitants de notre Mars sont pacifiques, qu'ils vivent sagement et doucement, car les Terriens ont donné à notre globe le nom de leur dieu de la guerre, et ils sont convaincus que nous sommes belliqueux. Vous m'accorderez cependant que la vie est aimable ici et que rien ne vient jamais troubler la concorde qui règne parmi nous... Hélas ! mon fils, je n'en saurais dire autant des choses de la Terre. Certes, tout n'est pas parfait sur Mars. Mais là-bas !... Si vous pouviez savoir !...

– Raison de plus, monsieur, pour communiquer aux Terriens les bienfaits de notre civilisation !

– Hum ! C'est que, voyez-vous, le grand conseil en a décidé d'autre sorte. Et vous ne serez que prudent, mon jeune ami, en vous conformant à ses décisions. Croyez-moi : nous n'avons rien à gagner au commerce des hommes, mais tout à perdre ! Allons ! Répétons ensemble : la Terre n'est pas habitée ! »

Percevant l'hésitation qu'il provoquait, le Martien bleu reprit paternellement :

« Inclinez-vous. Il s'agit d'ordres qu'on ne discute pas. Nous ne sommes plus sur le terrain de la science, mais dans le domaine du salut public. Les hommes : danger, danger ! Il ne faut pas qu'ils existent pour nous. »

Un instant, le jeune Martien contempla l'astre Terre qui brillait au ciel, d'une belle clarté pure. Et comme il révérait la sagesse des anciens :

« C'est bien, dit-il. La Terre est inhabitée. »

TEXTE 3

Ce matin-là, Mrs K., debout entre les piliers, écoutait les sables du désert se consumer, fondre en cire jaune et ondoyer à l'horizon comme s'ils couraient.

Il allait se passer quelque chose.

Elle attendait. Elle surveillait le ciel bleu de Mars comme si, d'une seconde à l'autre, il allait se ramasser sur lui-même, se contracter et projeter sur le sable quelque étincelant miracle.

Rien ne se passait. Fatiguée d'attendre, elle se mit à marcher entre des piliers vaporeux. Une pluie fine jaillissait du sommet des minces colonnes, rafraîchissait l'air brûlant et, doucement, l'aspergeait. Par des journées torrides, c'était comme une promenade à proximité d'une cascade. Des filets d'eau fraîche luisaient sur le sol de la maison. Elle entendait non loin de là son mari qui jouait sans discontinuer de son livre ; ses doigts ne se lassaient jamais des vieilles romances. Silencieuse, elle souhaitait qu'un jour il passât de nouveau à la toucher et à la caresser comme une petite harpe, autant de temps qu'il en consacrait à ses livres impossibles. Mais non. Elle secoua la tête avec un haussement d'épaules plein d'indulgence. Ses paupières se refermèrent doucement sur ses yeux d'or. Le mariage faisait les êtres vieux et routiniers avant l'âge.

Elle se laissa aller au fond d'un siège qui s'incurva pour épouser ses formes avant même qu'elle ne fût installée. Elle ferma les yeux avec force. Elle était nerveuse. Le rêve survint. Ses doigts bronzés frémirent, ses mains s'élevèrent et se crispèrent dans le vide.

L'instant d'après, elle se dressait, haletante, éperdue. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, comme s'attendant à une présence toute proche. Puis elle sembla déçue. L'espace entre les piliers étaient vide.

Son mari apparut dans la porte triangulaire.

« Tu as appelé ? demanda-t-il avec irritation.

- Non ! s'écria-t-elle.

- Il me semblait bien t'avoir entendue.

- Vraiment ? J'étais à moitié endormie et j'ai fait un rêve.

- En plein jour ? Ça ne t'arrive pas souvent. »

Elle se redressa comme si son rêve l'avait frappée en plein visage.

« Bizarre, murmura-t-elle. Très bizarre, mon rêve.

- Oh ? » Visiblement, il n'avait qu'une envie : aller retrouver son livre.

« J'ai rêvé d'un homme.

- D'un homme !

- Un homme très grand. Près d'un mètre quatre-vingt-cinq.

- Ridicule : un géant, un géant monstrueux.

- Pourtant, dit-elle, cherchant ses mots. Il avait l'air normal. Malgré sa taille. Et il avait... oh, je sais bien que tu vas me trouver stupide... il avait les yeux *bleus* !

- Les yeux bleus ! Dieux ! s'exclama Mr K. Qu'est-ce que tu rêveras la prochaine fois ? Je suppose qu'il avait les cheveux noirs ?

- Comment l'as-tu deviné ? » Elle était surexcitée.

« J'ai choisi la couleur la plus invraisemblable, répliqua-t-il froidement.

- C'est pourtant vrai. Ils étaient noirs ! Et il avait la peau très blanche ; Oh, il était tout à fait extraordinaire ! Avec un uniforme étrange. Il descendait du ciel et me parlait très aimablement. »

Elle se mit à sourire.

« Descendre du ciel, quelle sottise !

- Il arrivait dans un appareil en métal qui luisait dans le soleil. » Elle ferma les yeux pour en retrouver la forme. « Une espèce d'engin long, argenté, inconnu. Puis une porte s'ouvrait sur le côté de la machine et ce géant en sortait.

- Si tu travaillais un peu plus, tu ne ferais pas de ces rêves stupides.

- Mais j'étais très contente, répliqua-t-elle. Je ne me serais jamais cru autant d'imagination ; des cheveux noirs, des yeux bleus et une peau blanche ! Quel homme étrange...

[...] Et il disait : nous venons d'une ville sur la *Terre* ; c'est le nom de notre planète. La *Terre*, c'est le mot qu'il a prononcé. Et il employait une autre langue et pourtant je le comprenais. Dans ma tête. La télépathie probablement. »

Ray BRADBURY, *Chroniques martiennes*, « Février 1999 / Ylla », 1950.